

**PAGES**

**MANQUANTES**

LA

# SEMAINE RELIGIEUSE

## DE MONTREAL

---

---

11<sup>ME</sup> ANNÉE. SAMEDI, 16 SEPTEMBRE 1893. VOL. XXII, No 11.

---

---

### SOMMAIRE :

I Dix-septième dimanche après la Pentecôte. — II La ceinture de la Sainte Vierge. — III M. Albert de Mun, et l'Œuvre des Cercles Catholiques d'Ouvriers. — IV La mère du prêtre. — V Les Collèges classiques du diocèse de Montréal, le Collège de Montréal, suite. — VI Chronique.

---

### OFFICES EXTRAORDINAIRES

---

Dimanche 17. — Annonce des Quatre-Temps et de la fête de saint Matthieu.

Dimanche 24. — Fête du Titulaire de Notre-Dame de la Merci, solennité du Titulaire de saint Janvier, saint Eustache et saint Lin.

---

## DIX-SEPTIEME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

---

« Un docteur de la loi s'adresse à Jésus pour lui faire cette demande : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? »

I. Les docteurs pharisiens ne voyaient dans la religion que les cérémonies extérieures du culte ; et, contents de leur scrupuleuse régularité, ils négligeaient de les vivifier par l'esprit de charité et d'amour. Notre-Seigneur leur reproche en toutes circonstances ce funeste aveuglement. Mais ce reproche s'adresse aussi à ceux d'entre les chrétiens qui professent des doctrines analogues. Ces chrétiens ont toutes les apparences édifiantes ; ils possèdent la science et les éléments de la sanctification ; mais à ces éléments, il manque le feu sacré sans lequel tout le reste est mort. « Je

suis venu apporter le feu sur la terre, nous dit le Sauveur, et quel est mon désir, sinon que ce feu s'allume ? »

II. Les incertitudes des pharisiens au sujet du principal commandement de Dieu prouvent que, lorsque le cœur n'est pas droit, la foi chancelle et la science est vaine. Alors on érige en systèmes les fausses lumières qui favorisent les passions et tranquillisent la conscience. On cherche dans la raison humaine des arguments pour excuser ou dissimuler les fautes ; on interprète la loi de manière à exclure le remords ; on parvient, à force de discuter avec soi-même, à trouver juste ce qui est injuste et bien ce qui est mal. La rectitude du jugement se perd avec la droiture du cœur, et alors l'âme s'endort dans les illusions d'une conscience qui ne voit plus la vérité. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. »

---

## LA CEINTURE DE LA SAINTE VIERGE

---

Nos lecteurs ont pu l'apprendre ici même, au moment où elle s'élançait vers le ciel, triomphant, dans sa chair glorifiée, des humiliations de la tombe, Marie légua une ceinture, sa propre ceinture, à l'apôtre saint Thomas.

Quelques détails supplémentaires sur cette relique et le culte dont elle est l'objet trouveront leur place naturelle à la suite de ce que nous avons dit sur la mort et les funérailles de la Sainte Vierge.

Commençons par admettre qu'il n'est fait nulle mention de ce miraculeux souvenir dans l'histoire des premiers siècles ; ne craignons pas d'avouer que, sur ce sujet, la tradition, non moins longtemps que l'histoire, est restée silencieuse et muette.

En outre, des objections assez futiles, des négations hautaines et bruyantes, des restrictions spécieuses ont été formulées contre l'authenticité de cette ceinture ; et quelquefois, il serait injuste de le cacher, par des écrivains judicieux et même par de saints personnages.

Aux attaques des incrédules de bonne foi, comme aux clameurs des intéressés et des jaloux, on a opposé des réponses toujours victorieuses, étayées qu'elles étaient, non seulement sur des preuves solides et des raisonnements inébranlables, mais aussi sur la longue série des miracles qui sont venus sanctionner la croyance populaire.

Et, après tous ces débats, malgré le silence prolongé de l'histoire et de la tradition, il reste prouvé, par un grand nombre de monuments et par une foule de documents et de témoignages, qu'en l'année 1141, la véritable ceinture léguée par la sainte Vierge à l'apôtre saint Thomas fut remise à Ubert, évêque de Prato, en Toscane. Un habitant de cette ville, nommé Michel, l'avait lui-même apportée de Jérusalem.

Les plus riches trésors n'attendent-ils pas quelquefois, dans l'obscurité et l'oubli, le jour où une main providentielle viendra les soustraire aux humiliations de leur retraite, pour leur donner une place plus digne d'eux ?

Tel fut le sort de la vénérable ceinture de Marie.

Cette réflexion si juste, et, chaque jour, confirmée par des exemples nouveaux, nous l'avons empruntée à M. l'abbé Durand, l'auteur bien connu dans ce pays, d'un bel ouvrage en quatre volumes, intitulé « L'Ecrin de la Sainte Vierge. »

Chercheur infatigable et consciencieux, M. Durand a consacré tout un long chapitre de son travail à discuter la question qui nous occupe. Nous n'avons rien de mieux à faire que de résumer ici les pages du savant abbé.

Remarquons, tout d'abord, avec notre guide, que la ceinture de Prato a toujours été l'objet d'une vénération sainte et empressée de la part de tous les fidèles, et cela, depuis le premier jour de son apparition en Occident, c'est-à-dire depuis au delà de sept siècles. Eh bien ! Pour s'inscrire en faux contre la croyance unanime de toutes les classes de la société pendant une si longue période de temps, il faudrait pouvoir invoquer des raisons très graves. Ces raisons, nous l'avons dit en tête de cet article, elles n'ont pas encore été trouvées !

D'ailleurs, l'autorité de l'Eglise semble avoir sur ce point confirmé la croyance populaire.

Un office propre est solennellement célébré, chaque année, à Prato, le deuxième dimanche de juillet. Cet office ayant reçu, en 1798, l'approbation du Pape Pie VI, donne, par conséquent, un grand poids, en les consignant à plusieurs reprises dans des prières, aux traditions locales relatives à la sainte ceinture.

Or, on vient à peine de le lire, la tradition de l'Eglise de Prato n'a jamais varié. Loin de là, cette Eglise a toujours vénéré, comme une relique authentique de la sainte Vierge, l'inestimable trésor qui lui fut apporté au douzième siècle, par un de ses enfants.

Maintenant que les doutes sont dissipés et que l'authenticité de la ceinture léguée à saint Thomas est clairement établie, nous pouvons visiter avec une foi plus vive le sanctuaire qui renferme ce précieux trésor.

« Décoré, à l'extérieur, de plaques blanches et noires de marbre, disposées en damier, comme on les retrouve habituellement sur les façades des églises en Toscane, il ne manque, à l'intérieur, ni de grâce ni de richesse.

« Une chapelle, spécialement réservée à la ceinture, forme la partie la plus ornementée et la plus riche de l'édifice.

« L'autel est en argent massif ; en argent massif sont aussi les trente-quatre candélabres, qui la décorent, et les treize lampes, qui projettent continuellement leur lumière sous ses voûtes. Sur les murailles, de belles peintures retracent toute l'histoire de la ceinture. Elles sont l'œuvre de Taddeo Gaddi, élève de Giotto.....

« La fête de la *Translation* est incomparable, dans la pompe qu'on y déploie.

« La ceinture repose sous l'autel ; trois serrures la mettent à l'abri de tout vol.

« L'évêque, au nom du chapitre, ouvre la première serrure ; puis un prêtre en étole, élu par le Muncipe, ouvre les deux autres. L'évêque et le prêtre prennent la ceinture et la placent sur l'autel. Pendant qu'ils ouvrent le reliquaire d'argent, les thuriféraires font monter vers l'autel les vapeurs de l'encens. L'évêque encense, à son tour, lui-même, la sainte relique, au chant joyeux de l'*Ave Marie Stella*.

« En dehors de l'église, sur la façade, et communiquant avec l'intérieur, existe une espèce d'ambon, de forme arrondie, et placé à une certaine élévation. En ce jour de fête, il est richement décoré et éblouissant de lumières. Le cortège pontifical en gravit les degrés, pour montrer la ceinture à la foule, qui se presse nombreuse sur la place. Celle-ci est gracieusement parée de tentures et de guirlandes. Trois fois on offre la relique à la vénération de la foule, et, à chaque ostension, les fronts se courbent, les genoux fléchissent.

« L'étoffe de la ceinture semble être un tissu de poils de chèvre ou de chameau. Sa couleur est d'un vert clair, légèrement cendré. Ça et là sont semés des fils d'or très fin. Sa largeur est de quatre centimètres environ ; à chaque extrémité, elle se divise pour se terminer par des glands de la même étoffe et de la même couleur. Sa longueur est d'un bras et quart.

« De retour à la chapelle, l'évêque encense de nouveau la ceinture et entonne l'hymne triomphal du *Te Deum*. Ensuite, il s'assied, tourné vers le peuple, et offre la ceinture à baiser, d'abord aux membres du Municipè, puis au clergé, enfin au peuple.

« Quatre fois chaque année, en dehors de la fête de la *Translation*, cette imposante cérémonie se renouvelle : à Noël, Pâques, la Nativité et le premier jour de mai. »

---

## M. ALBERT DE MUN

### Et l'Œuvre des Cercles Catholiques d'Ouvriers

---

Le discours prononcé par M. le comte Albert de Mun à la clôture de l'assemblée générale de l'Œuvre des Cercles Catholiques d'Ouvriers à Paris est trop long pour que nous puissions le reproduire *in-extenso*. Mais il renferme des considérations si élevées, des observations à la fois si sages et si pratiques que nous tenons à en donner quelques extraits qui ne peuvent manquer d'intéresser nos lecteurs.

Il y est naturellement traité de la question sociale, de celle qui agite partout le monde des travailleurs. Dans tous les congrès ouvriers, et ils sont nombreux — on le sait — aussi bien en Europe qu'en Amérique, les *droits* et les *devoirs* des travailleurs sont discutés, étudiés, commentés. Le plus souvent, il faut bien le reconnaître, le seul point de vue envisagé dans ces réunions est celui des *droits* que l'on ne cesse d'étendre sans que l'on puisse apercevoir nettement la limite de leur domaine. Le Congrès de Zurich, qui s'est tenu en Suisse au mois d'août dernier, celui de Bruxelles qui l'a précédé, ceux organisés en Angleterre ont particulièrement fait entendre une série de réclamations dont les tendances sont parfois inacceptables, parce qu'elles revêtent un caractère d'intolérance, d'exclusivisme, d'oppression qui ne paraît inspiré que par un esprit de représailles certainement regrettable. Combien on doit, dans l'intérêt même de la classe ouvrière, préférer des paroles de paix et de conciliation, comme celles prononcées par M. le comte de Mun.

Chez lui, comme chez les membres de l'Œuvre des Cercles Catholiques d'Ouvriers, la connaissance vraie des droits des tra-

vailleurs, le respect dû aux conditions pénibles du travail, les sentiments de justice, d'équité qui doivent animer les patrons chrétiens s'allient — dans une sage proportion — à la proclamation non moins vraie des devoirs des ouvriers.

Dans la première partie de son discours, M. de Mun expose ce qu'il entend par la question sociale.

« Il est des hommes, dit-il, (beaucoup de nos amis communs sont du nombre), pour qui la question sociale n'est que l'éclosion à la surface de la société, des passions mauvaises qui couvent dans son sein, le cri de révolte de l'envie et la revanche des pauvres contre les riches ; pour ceux-là, il n'y a au mal social d'autre remède que la force, et d'autre réplique que les coups de fusil aux revendications populaires.

« D'autres se souviennent de la parole célèbre de Gambetta qui n'était pas un vain paradoxe, mais la formule très réfléchie et très expressive de tout un système : « Il n'y a pas de question sociale, il n'y a que des questions sociales ; » recette admirable et rassurante, parfaitement appropriée à l'opportunisme bourgeois, satisfait d'un état dont le principal mérite était de l'avoir enfanté et dont il consentait seulement à améliorer les détails, en y mêlant un peu de philanthropie.

« D'autres enfin, que je confonds pas avec ceux-là, et parmi lesquels il faut placer un trop grand nombre de catholiques formés à l'école du libéralisme économique, reconnaissent bien qu'il y a une question fondamentale qui se retrouve dans tous les problèmes sociaux ; mais ils déclarent que ce n'est pas une question d'organisation économique, mais seulement une question religieuse. Dans ma conviction, les uns et les autres se trompent.

« Sans doute, la question religieuse est intimement liée à la question sociale, parce que la religion, d'où découlent les règles de la morale, domine toutes les relations des hommes entre eux, aussi bien dans l'ordre économique que dans l'ordre politique ; mais la question religieuse n'est pas toute la question sociale, et celle-ci prend sa source dans le vice de l'organisation économique.

« Le fait qui saute aux yeux, dès qu'on y regarde, et que M. de Molinari fait très bien ressortir dans la préface de son livre récent sur les Bourses du travail, c'est que, dans la marche ascendante du progrès matériel de notre pays, ceux qui tirent leurs revenus des capitaux se sont enrichis dans une proportion beaucoup plus forte que ceux qui vivent du produit de leur travail.

« Les premiers voient l'existence de leur famille assurée sans que leurs femmes et leurs enfants soient obligés de concourir au travail, leur foyer garanti, leur vieillesse préservée. Pour les autres, rien de semblable ; la vie est mal assurée ; la famille

toute entière est livrée au labeur journalier. Le foyer est détruit, le lendemain incertain, la vieillesse vouée à l'insécurité. »

Après avoir défini la question sociale, l'éminent orateur recherche les causes qui ont donné lieu à la naissance des doctrines du *socialisme*. A ses yeux, et certes il est impossible de le contredire, le socialisme est né " du double caractère d'infériorité du travail vis-à-vis du capital : insuffisance de la rétribution, conditions inégales dans lesquelles elle se détermine. "

Et il ajoute, pour bien faire comprendre quel abîme sépare le socialisme chrétien de la doctrine sociale et philosophique des rêveurs utopistes et dangereux, qui cherchent à enrôler sous leur bannière, les ouvriers de tous les pays :

" Par l'effet naturel de son erreur fondamentale, sur l'origine et la fin de l'homme, le socialisme est devenu athée : pas plus qu'au point de vue social, il ne peut rien y avoir de commun entre nous et lui au point de vue philosophique. Nous sommes, nous, des catholiques, soumis à l'église, cherchant la lumière dans sa doctrine, n'en voulant point d'autres pour guider notre marche.

" Nous n'avons pas, j'ai le droit de le dire, une seule défaillance à nous reprocher à cet égard. Nous avons confessé notre foi, nous la confessons tous les jours, partout, dans tous les milieux, devant tous les auditoires.

" J'ose dire que l'Encyclique sur la " Condition des Ouvriers " a été pour nous le plus magnifique des encouragements, en même temps que le plus lumineux des enseignements. Nous n'avons pas d'autre ambition que d'y obéir avec une loyale sincérité, pleinement, sans restriction et sans réserves. Voilà notre position dans ce grand débat. Il faut que cela soit bien entendu, une fois pour toutes. Et c'est pourquoi j'ai voulu saisir l'occasion que m'offrait la clôture de cette assemblée, pour m'expliquer publiquement et dissiper tous les malentendus.

" Ceci dit, je me hâte d'ajouter, et je le fais comme on revendique un titre d'honneur, que nous travaillons à rétablir la justice dans les relations du capital et du travail. J'ai montré qu'elle n'existait pas et que cette injustice était le fond de la question sociale.....

" Mais dira-t-on, s'écrie M. de Mun, vous soulevez des questions ! Et on n'aime pas cela ; cela trouble la quiétude de la vie mondaine. On aimerait mieux se laisser aller au courant d'un état social dont on sait bien, mon Dieu ! qu'il n'est pas parfait, mais qui, après tout, a bien son mérite et qu'il ne faut pas ébranler par toutes ces questions qu'on soulève si mal à propos.

" Mais ces questions-là, malheureusement, quand on ne les soulève pas, elles se soulèvent toutes seules. Et alors elles soulèvent bien des choses avec elles : les pavés quelquefois, souvent aussi



les personnes et les propriétés. Je trouve qu'il vaut mieux ne pas attendre en dormant que la maison croule, et de dire tout haut ce qui la menace au risque de troubler la quiétude de ses habitants. C'est encore un service qu'on leur rend : et quand on nous dit que nos paroles, nos revendications, nos constatations sociales apportent une force aux socialistes, dont nous sommes, ainsi, les complices inconscients, c'est comme si l'on accusait de faire cause commune avec les incendiaires, ceux qui avertissent les gens que leur maison, mal construite, est menacée de prendre feu.

« Voilà notre métier ; mais pour le bien remplir il faut nous armer de toutes les forces que peuvent nous donner la doctrine et l'expérience. C'est ainsi que nous formerons notre conviction et que nous la ferons partager aux autres.

« Messieurs, il faut donc étudier et étudier beaucoup..... Je le dis surtout aux jeunes gens que je vois ici, nombreux, attentifs. Les jeunes gens, il faut compter avec eux, d'abord, parce que c'est le moyen de compter sur eux, et que rien n'est plus nécessaire dans une œuvre d'avenir, puis, parce qu'ils marcheront quand même, avec ou sans nous, et que de la manière dont nous aurons travaillé à leur formation, nous qui vieillissons, dépend le rôle qu'ils joueront dans la vie. »

Après avoir donné ces conseils pleins de sagesse et en avoir développé, dans un magnifique langage, l'importance indiscutable, l'orateur se demande à quelles sources doit puiser la vérité économique dans la question sociale.

« Or, dit-il, on ne trouve la vérité économique qu'à deux sources : la doctrine de l'Eglise et l'étude consciencieuse des faits. »

Voilà de belles et profondes paroles qui prouvent à quelle hauteur de vues s'élève ce penseur, doublé du plus brillant des orateurs. Mû par un ardent amour de justice et d'équité, compatissant à toutes les misères, il veut arriver et il arrive, en suivant la doctrine de l'Eglise, à la vraie solution de la question sociale.

---

## LA MERE DU PRETRE

---

Beaucoup liront avec bonheur cette page toute parfumée de piété, qui est l'histoire de bien des mères, dans les familles que Dieu a honorées en y choisissant un prêtre.

Dans un de ses entretiens, où il se plaisait à faire revivre le

passé, le vieux pasteur prononça le nom de sa mère. Je l'entendis à peine. Sa voix avait tremblé plus qu'à l'ordinaire et s'était encore affaiblie soudain. Il paraissait bien ému. Je n'osais l'interroger. Il devina mon désir et parla ainsi :

« Vous êtes heureux, mon cher enfant : vous avez encore votre bonne mère ! Quand vous arrivez en vacances, elle vous ouvre ses bras et vous presse sur son cœur. Au départ, elle vous accompagne de sa sollicitude, de sa prière. Si la tristesse de l'absence se fait trop sentir, si le découragement envahit votre âme, elle accourt. A l'heure du succès, elle est là aussi, et dépose sur votre front la couronne, récompense de l'intelligence et du travail. Toute son ambition, c'est de vous voir un jour monter à l'autel. Puisse-t-elle vous être conservée longtemps ! L'on est triste et l'on vieillit à partir du jour où l'on a perdu sa mère : elle tient une si large place dans la vie du prêtre !

« Ma mère, à beaucoup d'égards, ressemblait à la vôtre. N'y a-t-il pas quelque chose que l'on retrouve à toutes les mères de prêtres ? Née dans une modeste chaumière, ma mère était la fille d'un paysan et devint l'épouse d'un travailleur. Mais, à défaut d'autre noblesse, elle eut au cœur celle de la vertu et s'efforça de la transmettre en héritage à ses enfants. Elle nous aimait tous. Il me semblait pourtant qu'elle me distinguait entre mes frères par une nuance imperceptible dans sa tendresse. Peut-être l'œil maternel a-t-il des intuitions du travail intime de la grâce qui prépare dans l'un de ses fils quelque chose de grand.

« Un jour, nous étions aux champs. Tandis que ses bras se fatiguaient, sa pensée et son cœur se délassaient en Dieu. Son travail, sa prière, tout était pour nous. Tout à coup, je l'entendis soupirer et murmurer ces mots : « Mon Dieu ! aucun d'eux ne sera-t-il prêtre ? »

Je ne dis rien : elle ne dut même pas se douter que je l'eusse entendue. Pourtant dans la suite cette parole me revint souvent à la mémoire : « Mon Dieu ! aucun d'eux ne sera-t-il prêtre ? » Ce fut seulement un an après, le jour de ma première communion que mon secret devint le sien.

« — C'est aujourd'hui le plus beau jour de ta vie », me disait-elle. — Peut-être ! répondis-je d'un air mystérieux. Et le jour où l'on monte à l'autel pour la première fois ?...

« Elle me pressa sur son cœur : elle avait compris. Que j'étais heureux ! De quels labeurs, de quelles privations la vaillante

mère ne payât-elle pas mes longues années d'études ? Rien ne la rebutait. Elle savait communiquer aux autres son généreux élan. Il fallait voir quel courage nouveau, ses paroles et son exemple donnaient à mon père et à mes frères, et à tous les bras qui travaillaient pour le futur prêtre. Seule, une mère a le secret de ces dévoûments aussi sublimes qu'obscurs ! Ce qu'elle a souffert dans cette lutte incessante de sa chrétienne ambition contre la pauvreté, il a fallu le deviner : elle n'en parla jamais. Qui pourrait dire aussi toutes les supplications qu'elle adressa au ciel, toutes les visites qu'elle fit à la Madone dans l'église du village ? Succès dans les études, fidélité à la vocation, mépris de tout ce qui peut séduire une jeune âme et la détourner de sa voie : dans quelle mesure ces choses résultent-elles des prières d'une mère ? Dieu seul la sait.

Il y a dans la vie du séminariste un moment poignant. Deux routes s'offrent à lui. Il peut, à l'avance, les parcourir du regard, et, de plus, il est en pleine possession de sa liberté. Laquelle va-t-il choisir ? Renoncera-t-il à tout pour servir Jésus-Christ ? Ou bien les joies de ce monde le retiendront-elles, et, comme ce jeune homme de l'Évangile, s'en ira-t-il tristement ? Terrible question qu'il faut, un peu plus tard, inévitablement se poser.

Quelles angoisses, quels déchirements ! Celui-là seul les comprend qui a subi l'épreuve... Je me trompe : l'œil d'une mère lit jusqu'au fond de l'âme de son enfant. Elle sait tout ce qu'il souffre. Peut-être aucune allusion ne sera-t-elle jamais faite à ce combat intérieur. Seulement les visites à la Madone deviennent plus fréquentes, et ce jeune front soucieux a, le soir, l'impression de quelque chose de plus tendre dans le baiser maternel. Finalement, la grâce triomphe ; mais dans la mère et dans le fils, à la joie céleste qui rayonne dans la partie supérieure de l'âme, se mêle je ne sais quel attendrissement qui ressemble à de la tristesse : la nature vaincue sent encore à quel prix se fait l'holocauste. »

Le vieillard s'arrêta. Son teint s'était animé. Le souvenir de ces orages du cœur ravivait en lui l'ardeur de la jeunesse. On eût dit un vieux soldat s'enflammant au récit d'une bataille et faisant le geste de brandir le sabre et de s'élancer sur l'ennemi.

Bientôt il reprit : « Ma mère avait prié ; j'étais vainqueur : elle eut la joie de me voir monter à l'autel. Voici dans toute leur simplicité les paroles qu'elle me dit quelques jours après l'ordination :

« — Vous voilà donc prêtre, mon fils !

« Elle s'arrêta et me regarda avec un mélange de tendresse et de respect. Puis après un long silence :

« — Vous voilà prêtre ! Oh ! que Dieu est bon pour nous ! »

Ses larmes l'interrompirent.

« — Je ne comprends pas, comme vous, les sublimes pouvoirs que le Pontife vous a conférés ; pourtant ma foi me disait de si belles choses au moment de votre ordination ! Et à votre première Messe, j'ai cru que j'allais mourir de bonheur... Oh ! que Dieu est bon pour une pauvre mère ! »

« Elle sanglotait. Rien des jours ont passé depuis ces jours ; mais ces choses-là ne s'oublient pas. Dix ans s'écoulèrent. Ma mère m'avait rejoint au modeste presbytère où Dieu venait de m'appeler.

« Rien de plus simple, rien de plus ordinaire en apparence que la vie qu'elle mena dès lors. Elle semblait n'avoir qu'un souci : s'effacer. Reconnaissante des égards dont je me faisais un devoir et un honneur de l'entourer, elle en souffrait dans son humilité. Et, cependant, quelle large place ne se fit-elle pas à son insu ! On ne s'en rendit bien compte qu'à sa mort. Un concert de louanges et de bénédictions s'éleva tout à coup autour des restes de cette femme du peuple restée, jusqu'à la fin, si modeste et si cachée. Abîmé dans ma douleur, je trouvais une grande consolation à entendre proclamer par d'innombrables bouches son angélique piété, son inépuisable charité, son attention ingénieuse à obliger chacun sans se rendre importune à personne. Les pauvres surtout disaient qu'ils avaient perdu leur mère. Elle laissa dans la paroisse un vide immense.

« Ses derniers moments avaient justifié la parole de l'Esprit-Saint : « La femme forte sourira au dernier jour. » Il me semble la voir encore, sur sa couche de souffrances. Elle m'appela doucement, et, m'apercevant, elle eut un ineffable sourire : « Je meurs contente, dit-elle ; mon fils est prêtre, je meurs près de lui. »

« Quelques instants après, elle murmura encore ces mots : « Mon fils... mon Dieu !... »

« Malgré les angoisses de la mort qui approchait, son visage s'illuminait d'un reflet du ciel. J'ai assisté bien des moribonds, mais je n'ai vu personne mourir ainsi... »

Le vieillard se tut. Il pleurait. Et moi, je disais tout bas : « Mon Dieu ! donnez à ma mère de me voir prêtre un jour ! »

(Semaine Religieuse de Meaux.)

## LES COLLEGES OLASSIQUES DU DIOCESE DE MONTREAL

### Le Collège de Montréal.

(Suite).

Au supérieur du séminaire de St-Sulpice, M. de Belmont, revient aussi, non moins qu'à la mère Bourgeois, l'honneur de l'établissement des écoles de la Montagne.

Voici le bel éloge qu'en fait Mgr de Saint-Vallier, dans la relation de sa visite en 1685, publiée quelque temps après.

« M. de Belmont a un soin particulier de la jeunèsse. Il se décharge des filles sur les maîtresses d'école que les sœurs de la Congrégation envoient dans ce village ; et il sert lui-même de maître pour toutes choses à l'égard des garçons. Il ne se contente pas de leur apprendre la doctrine chrétienne et la manière de bien vivre, il leur enseigne aussi à parler le français et à chanter le plain-chant et la musique selon qu'ils ont de la voix. Les uns ont appris à être tailleurs, les autres sont devenus cordonniers, d'autres tourneurs ; et il y en a même de maçons qui ont déjà bâti de leurs propres mains de petites maisons à l'euro péenne. »

Si nous rapportons ces détails, c'est pour relier le passé au présent et montrer comment, dès les premiers temps de la colonie, les Messieurs de St-Sulpice se sont toujours occupés de l'instruction publique. C'est une tradition heureusement continuée par la création de nombreux établissements scolaires, et particulièrement par celui dont nous nous occupons dans cette étude.

Revenons donc, après cette digression historique, au collège de Montréal.

Nous avons indiqué dans quelle partie du grand séminaire actuel furent — sous l'empire de circonstances spéciales — installés les élèves du collège. Cette installation avait un caractère provisoire qui ne pouvait être maintenu trop longtemps sans inconvénients. Aussi les Messieurs de St-Sulpice, après avoir achevé les bâtiments du séminaire, commencèrent-ils, sur le même plan, l'édification du collège proprement. Les constructions demandèrent plusieurs années, puisque les élèves ne furent définitivement placés dans le nouveau collège, celui que nous voyons aujourd'hui, qu'en 1873.

Dans la période de 1862 à 1873, les cours pour les récréations

des élèves étaient placées en arrière des bâtiments du grand séminaire dans les terrasses qui s'étagent aux flancs du coteau. La disposition n'était plus la même, les arbres, qui forment la magnifique allée conduisant à la pièce d'eau, n'avaient pas obtenu le développement que nous admirons aujourd'hui.

Il est nécessaire de mentionner ici l'aspect qu'offrait en 1862 cette partie de Montréal. On y verra un exemple de l'accroissement prodigieux de notre ville dans ce dernier quart de siècle, et de la rapidité avec laquelle tous les terrains environnants se sont peuplés, bâtis et transformés.

La dernière rue de Montréal, à cette époque, qui permettait de gagner le grand séminaire était la rue Guy.

On se rendait aussi par la rue de la Montagne qui a pris ce nom par suite de sa destination.

Mais, dès la rue Ste-Catherine qui ne comptait encore que quelques maisons isolées, on se trouvait en pleine campagne, dans des terres cultivées ou non, qui contrastaient étrangement avec l'état actuel. Il n'y avait que quelques chemins publics et sentiers pour arriver au grand séminaire. Ça et là des clairières, des pâturages, de vastes prairies et quelques champs en culture. Les communications n'étaient pas des plus faciles. Mais l'affectation des nouvelles constructions à un établissement scolaire contribua puissamment à développer ce quartier et à y établir des moyens d'accès.

La plupart des plantations qui bordent les rues adjacentes du séminaire ont été faites par les soins des supérieurs de St-Sulpice. Ces plantations ont relativement une date assez rapprochée.

Dans la partie du Grand Séminaire occupée par les élèves du collège, on pénétrait par une porte existant au côté Est du bâtiment principal, porte qui, malgré les constructions subséquentes, existe encore et dont on distingue nettement les linteaux extérieurs.

Pendant que l'on achevait les travaux de la chapelle, on dut disposer dans une des salles servant pour les récréations, un autel, séparé du reste de l'appartement par une cloison mobile. Mais bientôt la chapelle fut livrée au culte et aux exercices religieux du dimanche, les élèves étaient admis dans cette chapelle. Comme nous l'avons déjà dit, les constructions furent établies sur le même plan que le Grand Séminaire. On reproduisit exactement la façade du corps principal et la disposition de l'aile orientale.

Le corps principal entre les deux ailes a une longueur de 150 pieds, sur une profondeur de 50. L'architecture est extrêmement simple, mais l'ensemble du Grand Séminaire et du collège ne manque pas de cachet à raison du développement des bâtiments. Au milieu du bâtiment principal, un léger avant-corps et un élargissement des fenêtres coupe, d'une manière heureuse, l'uniformité de l'aspect.

La disposition intérieure du collège a subi plusieurs transformations dues notamment à la construction postérieure de la chapelle affectée aux élèves, et aussi d'un grand corps de bâtiment faisant suite à l'aile orientale et se prolongeant du côté de la montagne.

Ce sont ces modifications diverses que nous voudrions décrire rapidement, pour rappeler aux anciens élèves l'état des bâtiments lors de leur séjour dans l'institution, et montrer aux nouveaux les améliorations successives que l'on n'a cessé, en quelque sorte chaque année, d'apporter à cet établissement scolaire.

---

## CHRONIQUE

---

\* \* Comme nous l'avons annoncé dans notre numéro du 26 août dernier, M Guilmant, un des maîtres-organistes de France les plus connus, doit inaugurer les 21 et 22 septembre courant l'orgue électrique que MM. Casavant Frères viennent d'installer dans la nouvelle Cathédrale.

Le nom de M. Guilmant fait autorité, non seulement en France, mais dans le monde entier, et l'on sait combien sont suivis les concerts historiques de musique ancienne et moderne que l'éminent artiste donne dans la salle du Trocadéro à Paris.

On pourra apprécier son remarquable talent et en même temps se rendre compte des qualités de l'instrument construit par MM. Casavant Frères, la semaine prochaine. Les auditeurs seront nombreux : aussi a-t-on organisé deux séries de *recitals*, l'une le jeudi, 21 septembre et l'autre le lendemain, vendredi. L'entrée est fixée à 25 centins, et les places réservées à 50 centins.

\* \* Le pensionnat du Mont St-Louis vient d'être éprouvé par la visite d'un ennemi particulièrement dangereux dans notre pays : le feu. C'est à dix heures et demie du soir, dimanche dernier, alors que tous les élèves reposaient, que l'incendie a été aperçu par quelques passants, qui ont donné immédiatement l'alarme. Le feu était dans les combles au-dessus des dortoirs.

Grâce à l'admirable sang-froid des frères des Ecoles Chrétiennes, grâce à la discipline parfaitement observée par les élèves qui ont

su dominer une légitime frayeur, il n'y a eu aucun accident à regretter et le sauvetage s'est opéré dans les meilleures conditions.

Les secours bien organisés par l'active brigade des pompiers leur ont permis de se rendre maîtres du feu en quelques heures et de protéger les bâtiments d'une destruction complète. Les dégâts sont importants, mais il auraient pu être de beaucoup plus considérables sans la promptitude et l'intelligente direction des secours.

La directeur intérimaire du Pensionnat du Mont St-Louis, le frère Symphorien, a déjà annoncé que les cours allaient recommencer de suite et ils le sont probablement au moment où paraît notre numéro. On doit remercier Dieu d'avoir permis que le désastre ne fût pas plus grand et surtout d'avoir protégé si heureusement les élèves de cette institution et favorisé leur sauvetage, qui s'est accompli sans accident.

\* \* La *Civiltà Cattolica* publie un article consacré à une nouvelle édition des poésies de Léon XIII qui vient de paraître.

Elle dit que le grand intérêt de la nouvelle édition consiste dans une *Vie littéraire de Léon XIII* qui sert de préface, œuvre de l'illustre et noble poète péruvien, le professeur Géréme Brunelli.

Après en avoir fait diverses citations, la *Civiltà Cattolica* conclut que « ce volume sera un précieux ornement des bibliothèques privées et publiques ; ce sera en outre un monument rappelant à la postérité qu'à la fin du XIXe siècle, sans se laisser effrayer par la majesté de la religion et l'austérité des sciences sacrées, les muses les plus distinguées du Latium prenaient plaisir de temps à autre à faire entendre leurs chants sur les degrés de la chaire pontificale. »

\* \* On lit dans la *Gazette du Midi* de France à propos de la laïcisation du service des Madeleines.

« L'indiscipline est devenue monnaie courante et les assistées, n'étant tenues par aucun sentiment de respect pour qui les surveille, en prennent à l'aise.

Ces jours encore, une mutinerie des plus sérieuses a éclaté parmi elles. Vers une heure de l'après-midi, six filles en traitement, à la suite d'une discussion relative à leur sortie, ont mis les infirmières à la porte d'une salle dans laquelle elles se sont barricadées. Elles ont brisé les chaises et les tables, puis les vitres de toutes les fenêtres de la salle — il y en a seize, — et par les ouvertures ont jeté dans la cour la laine des matelas qu'elles avaient éventrés. Un officier de paix, mandé en hâte, est arrivé sur les lieux avec un inspecteur et six gardiens et c'est après beaucoup de peine qu'il a réussi à se faire ouvrir la porte de cette forteresse d'un nouveau genre. Les six filles ont été conduites devant le commissaire de police du IIe arrondissement, et de là écrouées à la disposition du parquet.

« On dira ce qu'on voudra. Jamais les bonnes religieuses ne s'étaient trouvées aux prises avec pareilles bagarres !

« Voilà les beautés de la laïcisation ! »



Un document important pour l'histoire de Léon XIII vient de paraître ; c'est la douzième livraison du Bulletin Leone XIII, organe de la Commission centrale exécutive des fêtes jubilaires.

Ce document comprend l'énoncé des actes officiels, un récit très circonstancié de la fête du Jubilé, une notice historique sur la consécration épiscopale du Saint-Père, les adresses présentées par les différents groupes de pèlerins au Souverain-Pontife, les réponses faites par Sa Sainteté.

Le nombre des pèlerins s'est élevé pour cette première période à 47,250

\* \* On vient d'ériger à Châtillon, en France, une croix rapportée de Jérusalem par les membres du pèlerinage de pénitence. Châtillon est le pays natal du Pape Urbain II, le Pape des Croisades. Une très belle cérémonie religieuse réunissait un très grand nombre de prêtres et de fidèles. A cette occasion, M. Landrieux, secrétaire de S. E. le cardinal Langénieux a fait un éloquent sermon terminé par cette belle apostrophe, pleine de vérité :

« Sans doute, ô mon Dieu, il y a des crimes qui attirent sur notre pays vos justes colères, le blasphème devient audacieux, le décalogue est foulé aux pieds, la loi du dimanche est violée, le mariage est profané, les péchés se multiplient. Mais il y a d'héroïques expiations, de sublimes vertus, d'ardentes prières. A côté des lâches qui oublient leur baptême, il y a les vaillants qui arborent la Croix et la font respecter. Jamais le bien n'a levé plus fièrement la tête dans un milieu social aussi profondément impie ; et j'ai la confiance que ce bien fait équilibre à ce mal, et que si les coupables ne peuvent échapper aux coups de votre Justice, la France du moins ne portera pas comme nation le châtement de nos propres péchés. Et alors, dans ce règlement des comptes, il reste à son actif cette grande action apostolique de la France, les services qu'elle a rendus à l'Eglise. Payez-la donc, ô mon Dieu, puisqu'elle a travaillé pour vous ! rendez-la à elle-même, pour qu'elle revienne au Christ et retrouve la paix !

« Jadis, on nous l'a dit, en des jours difficiles, quand il y avait « grand' pitié au royaume de France, » pour payer à notre patrie le sang qu'elle versa en Terre Sainte à la voix d'Urbain II, le Ciel nous envoya Jeanne d'Arc dont Reims a consacré le triomphe. Pourquoi donc, si les temps difficiles sont revenus, le Ciel ne récompenserait-il point, comme la première, l'autre Croisade ? Pourquoi une fois de plus ses travaux en Orient ne mériteraient-ils point à la fille aînée de l'Eglise des bénédictions à son propre foyer ? Ah ! puisqu'il est fidèle, le Christ qui aime les Francs, je veux croire à la régénération sociale de mon pays, et j'en salue l'aurore dans les fêtes nationales que Reims encore s'appête à célébrer pour renouveler, sur le baptistère de Clovis, le pacte sacré qui a béni nos origines, qui est la loi de notre histoire, et qui sera pour demain notre salut et notre gloire ! — Amen ! »